

Adèle Haenel à Lausanne

«L'expérience offerte par une œuvre d'art devrait être centrale»

La comédienne a accordé un entretien exclusif à «24 heures» avant sa venue au Théâtre de Vidy dans «L'étang».

Natacha Rossel

Au bout du fil, Adèle Haenel enchaîne les mots, les idées dans un rythme effréné. Actrice prodigieuse, figure de MeToo, militante de la lutte contre le patriarcat - notamment lors de son coup d'éclat aux César 2020 -, la Française de 32 ans a accepté une interview en exclusivité pour «24 heures» avant sa venue au Théâtre de Vidy. Selon son souhait, notre échange s'est noué autour de son métier d'actrice, de la place de l'art dans la société et de sa rencontre avec la chorégraphe et metteuse en scène Gisèle Vienne, qui la dirige dans «L'étang», pièce méconnue de l'écrivain bernois Robert Walser. Aux côtés de Ruth Vega Fernandez, Adèle Haenel porte ce «monologue à dix voix», œuvre trouble, truffée de non-dits et de silences, dont les interprétations se nichent dans les interstices.

Le grand public vous connaît davantage pour vos rôles sur grand écran. Pourquoi cette envie de renouer avec les planches?

C'est avant tout une question de rencontre. J'ai fait la connaissance de Gisèle Vienne lorsque j'étais dans le jury dans un concours d'entrée à l'École du théâtre de Bretagne. Gisèle donnait un atelier, on m'a suggéré d'y participer. La découverte de son travail et de son œuvre m'a énormément marquée. Je lui ai donc écrit pour lui faire part de mon envie de travailler avec elle. À ce moment-là, elle préparait la création de «L'étang» et m'a proposé de passer les auditions pour le rôle.

Est-ce que le théâtre vous apporte quelque chose que vous ne trouvez pas dans le cinéma?

Ce qui me plaît, dans le théâtre, c'est le travail d'expérimentation et de recherche, cette possibilité de rendre visible ce qui était invi-

sible. Pour le travail d'acteur, la différence première du théâtre par rapport au cinéma est dans la notion de rythme. En effet, au cinéma, les outils du cadrage, du découpage et du montage permettent de recréer un rythme ex nihilo, le rythme propre du ou de la réalisatrice. Au théâtre, ces outils n'existant pas, les comédiens sont en charge de leur rythme, c'est-à-dire de leurs transcriptions de leurs ressentis en gestes et en mots selon un certain tempo.

Est-ce que vous appréhendez de vous retrouver face aux spectateurs?

Je pense que j'ai le même trac que beaucoup de gens, c'est toujours intimidant de monter sur scène. Vu le contexte, je suis extrêmement contente de pouvoir jouer et rencontrer le public. On mesure l'importance de ce moment que l'on sent très fragilisé par les priorités affichées par le gouvernement français. Pour moi, la question de savoir ce qui relève de «l'essentiel» invisibilise l'enjeu principal, qui est: essentiel à quoi? Car alors la question devient un miroir des ambitions, des priorités et des visions du gouvernement.

C'est-à-dire?

Selon le point de vue productiviste du gouvernement français, tout ce qui relève de l'expérience, de la sensation, n'est pas essentiel. Il n'est pas essentiel que nous soyons pleinement vivants, il suffit que nous soyons productifs. En revanche, si on s'attache à essayer d'explorer tout ce qu'une vie peut vouloir dire, y compris dans ce que l'on ignore et ce qu'il y a à inventer, il est à mon sens essentiel d'avoir un rapport avec l'art. Il est aussi essentiel, si on cherche la vie bonne, d'avoir un rapport avec les autres, de pouvoir partager des émotions.

Vous avez joué Tchekhov, von Mayenburg, Pinter.



La comédienne Adèle Haenel sera sur les planches du Théâtre de Vidy dans «L'étang» de Robert Walser, mis en scène par Gisèle Vienne. KAREN PAULINA BISWELL

Qu'est-ce qui vous a touchée dans ce texte de Robert Walser?

Je ne connaissais pas Walser. Au départ, j'étais perplexe, je ne comprenais pas très bien de quoi parlait le texte. J'ai fait entièrement confiance à Gisèle. Elle a une manière d'articuler une vision d'un texte avec ses propres outils, qui permettent de donner à voir ce qu'on ne voit pas ou ce qui est passé sous silence. Elle parvient à mettre cela en scène avec les outils qui font la force de son travail, comme la distorsion de l'espace

et du temps et les questions de qualité du corps. Ce qui m'a touchée, c'est la possibilité de faire émerger le texte et le sous-texte de cette histoire, celle d'un jeune garçon qui met en scène son suicide pour voir si sa mère l'aime. Bien sûr, on a malaxé la matière du texte pour composer la pièce, mais nous sommes restées fidèles aux idées de Walser.

Comment la création s'est-elle déroulée? Quelle est la part des mots, du mouvement?

Ruth et moi sommes comédiennes avant tout. Nous avons fait un énorme travail autour de la qualité et de la fluidité du mouvement. La distorsion du mouvement du corps, d'une part, et de la parole, d'autre part, permet de créer des espaces qui laissent apparaître de nouveaux sens. De manière schématique, l'idée est de pousser ces deux lignes mélodiques dans des extrêmes inverses. Par exemple, on va associer un mouvement très doux à une parole agitée. Ce sont des fils que l'on tisse, et cette dissociation

crée un espace dans lequel l'invention rythmique est très intéressante. La pièce s'est créée à travers le regard de Gisèle, mais elle nous offre une liberté immense.

Quels sont vos critères pour le choix d'un rôle?

Mon critère principal est le metteur ou la metteuse en scène. D'autre part, j'ai toujours essayé de faire des films qui ne véhiculent pas des affirmations autoritaires de l'identité. Pour moi, la portée politique est très importante, et elle n'est pas dissociée de la dimension artistique. La première question politique d'une œuvre, c'est la façon dont elle va soit réaffirmer la naturalité des identités construites, soit la subvertir. C'est avant tout une question de regard, de mise en perspective singulière.

Pour vous, quel est le rôle de l'art dans la société?

Je pense que l'expérience offerte par une œuvre d'art - mais qui pourrait aussi être celle de l'amitié ou de la fête, du sentiment d'être en vie - devrait être centrale à une bonne société. Cela devrait être une aspiration des groupes humains. Il existe plein de façons de politiser l'art, mais, selon moi, l'enjeu principal est de questionner la hiérarchie du perceptible et de mettre au jour son aspect construit. L'autorité et le pouvoir se nichent aussi dans la façon dont on est censé comprendre ce que l'on voit. Le lien très fortement imprimé, qui dit «Vous devez ressentir ceci quand vous voyez cela», est une façon d'ordonner ce qui doit être perçu dans ce qui est montré, ce qui doit faire sens, ce qui mérite d'être regardé et considéré, et ce qui n'a pas d'intérêt. Notre regard est structuré, hypnotisé par ces questions politiques et il s'agit là d'un enjeu central du questionnement artistique.

Quels sont vos projets pour la suite?

J'ai fait la voix off du nouveau film de Jean-Gabriel Périot, un documentaire sur l'essai de Didier Eribon, «Retour à Reims». Et je vais poursuivre ma collaboration avec Gisèle Vienne, je participerai à sa prochaine création en été 2022.

Lausanne, Théâtre de Vidy
Du 4 au 12 mai. Complet, liste d'attente. www.vidy.ch